

Luis
Sepúlveda
**La lampe
d'Aladino**
et autres histoires
pour vaincre l'oubli

Métailié



BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINÉ

LA LAMPE D'ALADINO
ET AUTRES HISTOIRES
POUR VAINCRE L'OUBLI

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, 1992
Le Monde du bout du monde, 1993
Un nom de torero, 1994
Le Neveu d'Amérique, 1996
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler,
1996
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre, 1997
Journal d'un tueur sentimental, 1998
Yacaré/Hot Line, 1999
Les Roses d'Atacama, 2001
La Folie de Pinochet, 2003
Une sale histoire, 2005
Les Pires Contes des frères Grim
(avec Mario Delgado-Aparaín), 2005

Luis SEPÚLVEDA

LA LAMPE D'ALADINO
ET AUTRES HISTOIRES
POUR VAINCRE L'OUBLI

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg*

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2009

Titre original : *La Lámpara de Aladino y otros cuentos para vencer al olvido*

© Luis Sepúlveda, 2008

By arrangement with Literarische Agentur, Dr. Ray-Güde Inh Nicole Witt
e.K., Frankfurt, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2009

ISBN : 978-2-86424-806-4

ISSN : 0291-0154

LA RECONSTRUCTION DE LA CATHÉDRALE

*A mes amies et amis des Asturies
qui m'ont permis de retrouver la terre
sous mes pieds*

Ce voyage ne commença à avoir un sens qu'à la vue des restes entassés près de la Cathédrale ou, pour être plus précis, de ce qui subsistait de la Cathédrale, hier encore une masure grandiose aux murs de cannes et au toit de tôle ondulée sur laquelle régnait Eladio Galán. Un jour perdu dans les brumes de la mémoire, le Colombien avait amarré son canot au quai d'El Idilio, était descendu à terre avec cette allure de plantigrade qui confirmait sa condition d'homme aux pieds plats et, brandissant les deux précieux objets qu'il transportait – un accordéon et une bonbonne de rhum – avait crié d'une voix de stentor : messieurs, les réjouissances sont arrivées ! Néanmoins cette magnifique affirmation n'avait pas tiré de leur torpeur les quelques villageois qui, à cette heure caniculaire, ne désiraient pas d'autre agitation que le doux balancement de leurs hamacs.

– Eh bien, mon vieux, nous y revoilà, murmura le docteur Rubicundo Loachamín, le dentiste qui, dans un passé trop proche et donc à l'abri de la corrosion de l'oubli, parcourait les hameaux de l'Amazonie qui croissaient et décroissaient sur les berges des fleuves Zamora, Yacuambi et Nangaritza pour calmer les cauchemars dentaires à grand renfort de sermons anarchistes et

réparer les sourires grâce aux prothèses qu'il exhibait sur un petit tapis digne d'un cardinal.

Son interlocuteur, Antonio José Bolivar Proaño, un homme d'âge indéfinissable qui préférait qu'on l'appelle le Vieux pour ne pas avoir à entendre toute cette litanie d'éminents personnages, mit la main dans la poche de son pantalon avant de parler et en sortit un dentier enveloppé dans un mouchoir, le plaça dans sa bouche, fit claquer sa langue, cracha et regarda le panorama désolé qui s'étendait sous ses yeux :

– Cette bande d'enfoirés a rasé le village.

– Tu t'attendais à autre chose de la part du gouvernement ? demanda le dentiste.

– Tu parles duquel ? Le péruvien ou l'équatorien ?

– Peu importe. C'est du pareil au même, de la merde chiée par le même cul, décréta le dentiste.

Les deux hommes, liés par une amitié avare de paroles et vieille comme la mémoire, étaient arrivés jusqu'aux ruines d'El Idilio après une semaine de marche dans le silence menaçant de la forêt qui, plus de six mois après la fin des hostilités entre le Pérou et l'Équateur, n'avait pas retrouvé ses arômes originels et, bien au contraire, puait la mort.

Sept jours plus tôt, dans une clairière proche des gorges de Shumbi où les fugitifs d'El Idilio avaient trouvé refuge, le gros maire en sueur avait essayé de reconquérir son importance civique en prononçant un discours enflammé mais pas très bien compris.

– Citoyens, l'heure de rétablir la présence nationale en Amazonie a sonné. Que tous les hommes en âge de servir la patrie et prêts à se sacrifier fassent un pas en avant, avait dit le gros, agrippé au manche d'un parapluie laissant voir ses côtes argentées entre les lambeaux d'un tissu jadis noir.

– Quelle patrie, Excellence? avait demandé l'un des fugitifs.

– La nôtre, enfoiré. Laquelle veux-tu que ce soit? avait répliqué le maire.

– Le problème c'est que, maintenant, on ne sait plus si on est péruviens ou équatoriens et, de toute façon, je m'en contrefous. Si on revient, ou bien on se fait descendre par des gens portant l'uniforme de l'un des deux pays ou on est fusillés comme espions, avait ajouté un autre.

Le maire avait essuyé son visage ruisselant de sueur et brandi son parapluie en direction du groupe de Shuars qui contemplait la scène d'un air amusé.

– Et vous, hommes de la forêt, vous êtes prêts à servir la patrie?

Les Shuars s'étaient entretenus avec le Vieux dans leur langue en crachant généreusement à la fin de chaque phrase.

– Ils disent que ce sont les blancs qui ont commencé la guerre et ils ne veulent pas y aller parce que le territoire est couvert de plantes de la mort, avait traduit le Vieux.

Le maire avait maudit leur manque de courage et d'amour pour la patrie, sué copieusement sous l'ardeur de son discours, mais les fugitifs ne l'avaient pas écouté. Toute leur attention était concentrée sur la douzaine de singes qui rôtaient lentement sur un côté de la clairière.

Le dentiste et le Vieux avaient longuement considéré la possibilité de revenir à El Idilio. Le Vieux savait que la saison humide n'était pas loin et que le conflit avait modifié le comportement des animaux. Les félins et les grands reptiles s'étaient empiffrés de chair humaine car les soldats blessés abandonnés à leur sort leur avaient appris que l'homme est la plus facile des proies aussi,

quand ils n'auraient plus rien à se mettre sous la dent à cause des pluies, iraient-ils au plus près: eux, les hommes.

– Avec tout le respect que je vous dois, Excellence, et malgré vos conneries sur la patrie, je crois moi aussi que nous devrions revenir à El Idilio, avait dit le Vieux.

– Eh bien, en voilà au moins un qui veut retrouver son foyer. Je n'en attendais pas moins de toi, Vieux, s'était écrié le gros.

– Comprenez-nous bien. Il s'agit de trouver un lieu sûr. Le Vieux sait que les pluies ne vont pas tarder à nous tomber dessus et que les Shuars partiront avant les premières gouttes. Ils nous ont protégés et nourris pendant toute cette foutue période, mais ils partiront, avait précisé le dentiste.

Le gros avait commencé à faire les cent pas, agrippé nerveusement au manche de son parapluie. Les fugitifs le détestaient depuis toujours, il le savait, et cette animosité s'était accrue, nourrie par le mépris qui avait commencé à mijoter le matin funeste où les premiers obus de mortier étaient tombés sur El Idilio, détruisant le fauteuil de barbier du dentiste et la hutte de la mairie.

– Les drapeaux! Il faut confectionner des drapeaux! avait alors crié le maire aux gens qui, dans la pagaille, ne savaient pas de quel côté courir.

– De quels putains de drapeaux vous parlez? lui avait demandé le docteur Loachamín en ramassant les prothèses dentaires éparpillées au milieu des gravats.

– Celui du Pérou et celui de l'Équateur. On ne sait pas quelle armée arrivera la première.

– Ne dites pas de conneries. Les seuls drapeaux valables sont ceux de la Texaco et de la Shell. Ils sont derrière cette sale guerre, avait balancé le dentiste avant de suivre le Vieux qui commençait à organiser le repli des villageois vers la forêt.

Presque six mois s'étaient écoulés depuis et ils étaient là, dans une clairière de la forêt, à attendre que les singes chassés par les Shuars aient fini de rôtir sur les braises.

– Je vais y aller le premier. Si je ne suis pas revenu dans deux semaines, suivez les Shuars et faites exactement ce qu'ils vous diront. Le territoire brésilien est à vingt jours de marche, ils réussiront peut-être à vous conduire dans un lieu sûr, dit le Vieux en quittant le groupe.

Les Shuars avaient aidé les fugitifs uniquement parce que le Vieux les accompagnait. Ils ne comprenaient pas ces hommes et ces quelques femmes arrivés en Amazonie pour vivre le cauchemar de la pauvreté et de la mort. C'est à peine s'ils réussissaient à pêcher un *raspabalsa*, le plus lent et le plus somnolent des poissons, ils ne savaient pas faire la différence entre les fruits sucrés du corossol et la pulpe trompeuse de la *tabernamontana* qui avait la même odeur, le même goût, mais qui, loin de parfumer les palais, précipitait les corps dans le torrent honteux de la colique, ils ignoraient que la chair du singe grognon était tendre et délicieuse et préféraient celle du *tzanza*, paresseux et facile à faire dégringoler des arbres, mais tout en nerfs et dur sous la dent. Ces blancs étaient de drôles de gens mais ils respectaient le Vieux parce qu'il était différent.

Il était comme eux bien qu'il ne soit pas des leurs. Une erreur commise des années plus tôt l'avait obligé à quitter le territoire des Shuars et les hommes de la forêt le suivaient pour rendre son exil moins difficile. De plus, ils appréciaient sa drôle d'habitude de lire des romans d'amour qu'il leur racontait ensuite, tout ému, pendant les longs après-midi de la saison sèche.

Le Vieux rejoignit les Shuars, cracha trois fois avec la solennité de qui se prépare à dire la vérité, s'accroupit à

leurs côtés et, avec les mains, les yeux et la bouche, prit la parole dans l'une des quatre-vingt-dix langues de l'Amazonie.

Les fugitifs rognèrent les os carbonisés des singes quand le Vieux revint dans la clairière. Rapidement, il leur annonça que les Shuars acceptaient d'attendre deux semaines avant de les conduire au fin fond de la forêt en traversant les territoires occupés par les Ashuars, les Aguarunas, les Machiguengas et les Kogapakoris. Si lui ne revenait pas dans les délais prévus, ils seraient emmenés dans la région des grandes lagunes où les cigognes jabirus font leur nid.

– Je vais avec toi, Vieux. J'ai ma petite idée sur toute cette pagaille, indiqua le dentiste en enfilant le sac à dos contenant son patrimoine : un jeu de pinces à extraction, seize prothèses dentaires rescapées du bombardement et un paquet de cigares à cape dure. Le Vieux emporta sur son épaule une sarbacane offerte par les Shuars et rangea dans sa besace un fagot de dards fins comme des cure-dents, la calebasse entourée de toile d'araignée et, dans une petite bourse en peau de boa, quelques grammes de curare mortel.

Ils marchèrent pendant cinq jours à travers une forêt qui ne laissait voir aucune trace du conflit, les oiseaux se tassaient sur leur passage, les singes les observaient avec une curiosité timide, les reptiles les évitaient avec des sifflements discrets et les insectes annonçaient leur présence grâce à la télégraphie monotone de leurs pattes et de leurs membranes. Ce n'est qu'au sixième jour que la forêt montra un visage inhabituel : elle n'avait d'autre vie que végétale et cela alerta les deux camarades.

Ce jour-là, à un détour de la berge, le dentiste arrêta le Vieux en le tirant par le bras. De son autre main, il lui indiqua une étrange serre métallique sur le sable trop lisse.

Ils reculèrent d'une dizaine de pas et, là, le Vieux introduisit un dard dans sa sarbacane, visa et souffla énergiquement. A peine le dard avait-il touché la serre métallique qu'une explosion fit trembler la forêt.

– Les plantes de la mort, murmura le Vieux.

– Des mines antipersonnel. La civilisation, commenta le dentiste.

Ils firent sauter plusieurs de ces pièges mortels avant d'arriver à ce qui restait d'El Idilio, aux restes amoncelés près de la Cathédrale.

– Qu'a bien pu devenir Galán ? demanda le dentiste.

Oui. Quel sort avait été réservé à ce Colombien aux propos optimistes et ampoulés ? En parcourant les ruines du village, ils tombèrent sur son accordéon éventré, et quand le dentiste le ramassa, un dernier soupir s'échappa du soufflet pour leur rappeler, une fois de plus, l'absence du musicien.

– D'où vous venez, l'ami ? lui avaient-ils demandé dès qu'il avait posé le pied sur le quai et, au lieu de répondre comme tout le monde, l'homme s'était assis sur l'un des troncs servant de bittes d'amarrage, avait rempli son accordéon de l'air épais de la mi-journée et égrené une mélodie déconcertante car elle vous rendait à la fois joyeux et triste.

– Messieurs, avait-il déclaré en suivant le rythme des notes, je viens du César et du Magdalena ou, si vous préférez, du centre même de la Guajira.

En un temps aussi court que le bonheur, tous les villageois s'étaient bousculés autour de Galán et de son accordéon pour écouter les vers de ses *vallenatos* qui racontaient des histoires de mâles très mâles, de tendres très tendres et de femmes très femmes, des vers qui faisaient chavirer les cœurs et donnaient aux jambes une folle envie de danser.

– Messieurs, avait-il dit, un ou deux jours après son arrivée, la musique et le musicien ont besoin d'un toit pour s'éloigner des étoiles, et la bonbonne de rhum, de tables recouvertes par les nappes de l'amitié.

Ils lui proposèrent leurs huttes et se disputèrent même le privilège de l'héberger, mais Galán portait la marque indélébile des constructeurs.

– Messieurs, sans vouloir vous offenser, j'aimerais savoir ce qui manque à ce village, leur demanda-t-il entre deux notes.

– Tout. On manque de tout et de beaucoup d'autres choses, lui avait répondu quelqu'un.

– D'un point de vue moral, ce serait bien d'avoir une église, avait dit le maire, convaincu que, derrière cet accordéon, se cachait un mécène ou un riche *garimpeiro** ayant survécu aux pièges de la forêt et des tables de jeu.

– Voilà qui me plaît! Eh bien, messieurs, puisqu'il vous manque une église, nous allons construire une cathédrale!

Et c'est ainsi que la Cathédrale était née. Jamais El Idilio n'avait connu un volontariat aussi fervent, en quelques heures, on avait élevé des murs de roseaux et de palmiers, démonté le toit de tôles du "magasin général" délabré, dernier vestige du grand projet de colonisation de l'Amazonie devenu un nid de rats.

Le dentiste tendit un cigare au Vieux et ils se mirent à fumer, assis sur les restes du quai.

– Est-ce que le Colombien s'en est sorti? demanda le Vieux.

– Je l'espère. Je le trouvais sympathique même si ce n'est pas avec des anges qu'il remplissait sa Cathédrale.

* Chercheur d'or. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Non. Ce n'était pas des anges. Antonio José Bolívar Proaño retrouva dans sa mémoire la voix criarde de Bruno Baronni, directeur de cirque, de son vrai nom Leocadio Urzúa, raison pour laquelle il n'avait pour lui aucune sympathie. Il ne comprenait pas pourquoi il reniait son patronyme. Pourtant il savait que beaucoup de chanteurs de radio se présentaient sous des noms prétentieux et il avait également lu des histoires où certains personnages changeaient temporairement le leur pour des raisons honorables. Par exemple, dans *Gibier de potence*, un roman d'Eduardo Zamacois, le héros, Olegario Batista, l'avait fait pour que ses enfants ne puissent pas le reconnaître et acceptent son aide sans en avoir honte. Ce n'était qu'à sa mort qu'il réunissait ses descendants pour leur avouer sa véritable identité. Dans ce cas, c'était compréhensible : il l'avait fait par amour et ce sentiment justifiait tout.

Leocadio Urzúa se faisait appeler Bruno Baronni car, semble-t-il, ce nom soulignait son importance de directeur de cirque invité à la Cathédrale et l'autorisait à truffier ses représentations de mots bizarres.

... Signoras et signores, valeureux pionniers du progrès en Amazonie, le cirque Baronni, le piu grosso circo del mondo, a le plaisir de vous présenter, en questa bella Cathédrale d'El Idilio, un spectacle grandiose et inédit : la signorina Alma Lamur, phonomime de renommée internationale qui nous amène les chansons inoubliables des sœurs Navarro, de Sarita Montiel, d'Amparo Argentina et de nombreuses stars du septième art. Le signore Billy Rogers, l'homme-oiseau et ses acrobaties aériennes qui défient la mort. La prestigieuse signora Cassandra, voyante mondialement connue. L'intrépide capitano Carlo Agosti, dompteur de bêtes sauvages con il suo spettacolo d'ours d'Alaska et les fratellos Chispita et Chispón, gonfalonieris de la bonne

humeur, chevaliers du rire. Vous pourrez voir tout ça et beaucoup plus encore dans la Cathédrale d'El Idilio, sous le patronage de Son Excellence monsieur le maire. Cinquante sucres l'entrée, bambinos gratis, s'ils sont accompagnés par leurs parents légitimes.

Le Vieux et le dentiste tiraient lentement sur leurs cigares. Ils n'avaient jamais eu besoin de beaucoup de mots pour se comprendre et là, près des restes de la Cathédrale, ils savaient qu'ils pensaient aux mêmes choses, par exemple, à la *signora* Cassandra, la voyante ; ses prédictions n'avaient jamais dépassé le stade d'une crise de prostate ou d'un amour heureux de l'autre côté des montagnes, mais le deuil de son veuvage était contagieux et assombrissait les passions du présent.

– Alma Lamur me faisait de la peine, avoua le Vieux.

Alma Lamur, sous son maquillage d'une pâleur d'enfant mort dans la montagne, prêtait son corps et sa bouche à des voix trop lointaines et brutalement vieilles par les disques rayés. Elle s'appelait en réalité Leontina Díaz et les paillettes de sa robe verte, aussi élimée que décollétée, ne parvenaient pas à cacher les vestiges du strict uniforme de la douleur qu'elle avait revêtu après son veuvage.

Son homme, Elpidio da Silva, était un *garimpeiro*. Il avait eu la malchance de trouver une montagne d'or, provoquant un ouragan de jalousies bien au-delà des trois frontières, et le seul profit qu'il retira d'une telle richesse fut d'obtenir les faveurs de Leontina Díaz et une prothèse de trente-deux dents qui brillaient, illuminées par la convoitise de tous ceux qui croisaient son chemin, jusqu'au jour où ils effacèrent ce sourire à coups de machette.

Leontina resta veuve, et pour que les pièges des condoléances qui voulaient se prolonger jusque entre ses

draps ne viennent pas ternir le souvenir de son époux, elle fit ses paquets et, mêlée à la troupe du cirque, arriva à la Cathédrale pour prêter sa bouche fanée à des voix qui l'avaient fait soupirer, jadis, quand elle était une femme enviée.

– J'ai rempli toute la bouche de Billy Rogers de dents en porcelaine et il n'a pas eu le temps de me les payer, dit le dentiste d'un ton amusé.

Billy Rogers était un noiraud d'Esmeralda qui se vantait d'être de La Nouvelle Orléans. Tout son art se résumait à faire un ou deux exercices de funambulisme qu'il ne réussissait pas toujours et à jongler avec une demi-douzaine de papayes vertes et autant de bouteilles de Frontera. De son vrai nom Teófilo Zamudio, il avait acquis sa technique en se déplaçant sur les filins tendus au-dessus des fleuves infestés de piranhas à l'époque où, payé par la Texaco, il installait les câbles qu'emprunte-raient plus tard, un par un et morts de peur, les ingénieurs du pétrole pour aller sur l'autre rive.

– Vous avez aussi retouché le sourire du dompteur. Quel brave type, n'est-ce pas docteur? dit le Vieux.

Le *capitano* Carlo Agosti était détenteur de deux vérités incontestables, la troisième ne l'étant qu'à moitié. Il portait son vrai nom et il était le seul étranger de la troupe. Son titre de *capitano* n'était qu'un adjectif sympathique et convenait parfaitement à cet Argentin sexagénaire.

Agosti était arrivé dans la forêt amazonienne convaincu que les bobards qui circulaient depuis l'époque de la conquête n'étaient pas totalement faux. Il espérait trouver des fruits avec des émeraudes en guise de noyau et des poissons avec des pépites d'or sous les ouïes. Après avoir déambulé quinze ans à travers les territoires humides et chauds, il était devenu jaune comme un

Chinois, la bouche gâtée par le scorbut et les os malmenés par les tremblements de la malaria, il avait cessé de courir après la fortune, abandonné pelles et tamis, et s'était mis à enseigner quelques tours à un chien. C'est ainsi qu'il gagnait sa vie dans les hameaux de la rive et c'est ainsi qu'il était arrivé à la Cathédrale.

La demi-vérité, c'est qu'il n'avait pas *des* ours d'Alaska mais un seul, vieux et arthritique, acheté à Iquitos dans la vente aux enchères d'un cirque en faillite, et à chacun des spectacles, l'animal montait sur les praticables pour y exécuter des roulades d'un air absent, en pensant peut-être au froid indispensable de sa lointaine patrie pour oublier la mort poisseuse et chaude qui l'accablait et lui volait par poignées la majesté perdue de sa fourrure brune.

Les ombres de l'après-midi s'emparèrent progressivement des ruines d'El Idilio. Le Vieux partit dans la forêt et revint peu après avec deux coqs de bruyère qu'il pluma pendant que le dentiste allumait un feu. Ils mangèrent en regardant couler le fleuve dont les langues d'eau verte arrachaient les planches du quai démolí et charriaient un silence aussi dense que la désolation des alentours.

A la fin du repas, le dentiste plongea la main dans une poche de son pantalon et en tira une flasque de verre et de cuivre. Il la secoua et soupira d'un air contrarié en la tendant au Vieux :

– Quelle barbe ! Il reste à peine deux gorgées de gnôle.

– A votre santé docteur, trinqua Antonio José Bolívar.

– Tu sais ce que j'aimerais voir en ce moment, Vieux ?

– Bien sûr. Vous aimeriez voir apparaître le Sucre et tout le village, averti par ses coups de klaxon, courir vers le quai. Je vous connais bien, n'est-ce pas, docteur ?